

Inter
Art actuel



Reçu au Lieu Les Imprimés

Number 103, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(2009). Reçu au Lieu : les Imprimés. *Inter*, (103), 96–101.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

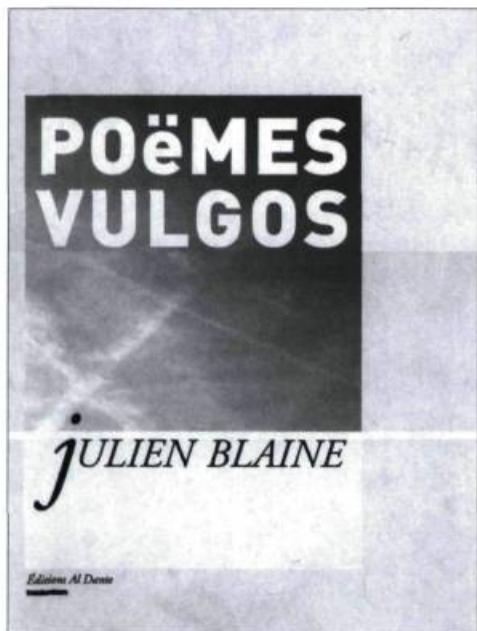
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

REÇU AU LIEU

LES IMPRIMÉS



Julien Blaine

Po(è)mes vulgus

Comment traiter de cette publication, énorme à bien des points de vue ? Elle mesure 28 cm sur 36 cm et a presque 3 cm d'épaisseur : c'est un monument d'édition.

Elle fut publiée en 2007 par Al Dante et contient presque 300 pages de production poétique exploitant diverses directions. Dans la liste énorme des remerciements, en premier, c'est Adobe Photoshop qui est nommé, nous faisant comprendre qu'ici, la poésie visuelle s'acclimate à ce type de machinisme.

Une publication rassemblant divers styles et catégories, avec des lettres et de la couleur. Une sorte de métapoésie prenant divers chemins, avec photos, interventions et écritures.

On y trouve des *ihali*, installations humaines anonymes laissées là par inadvertance, qui nous rappellent que toute procédure poétique peut considérer n'importe quelle posture, et ce, n'importe où, dans la mesure où le réel est une constitution qu'il faut déconstruire et altérer par l'insertion du poétique. C'est un travail de la lettre, de son inscription dans l'espace de la page, un déversement d'encre par divers dispositifs, des jeux de langue, de mots et de lettrage qui passent par la typographie, l'image et les procédés de l'écriture.

Poésies concrète, visuelle, iconique, élémentaire, diversifiée, cette publication est audacieuse non seulement par la qualité de la forme et les tentatives comme toujours subjectives, mais encore par les techniques graphiques et les contenus divergents qui s'y trouvent.

Il y a aussi du linéaire dans le texte poétique : « Tous leurs livres, aussi bien la Bible que les Évangiles ou le Coran, sont motivés et justifiés par la vengeance et la punition, la haine, la jalousie et la mort. » C'est un mélange qui fait osciller les références et les allusions ; tout est une matrice pour une énergie poétique libérée des contraintes de la raison objective et autoritaire.

Une publication, donc, dans toutes les directions, avec des extraits d'autres livres, du texte, des citations d'autres auteurs, dont Leroi-Gourhan... Une étonnante synthèse de procédés poétiques, qui prend des risques et qui captive ; qui ne se lit pas comme un livre mais qui est à prendre avec curiosité.

Richard Martel

ÉDITIONS AL DANTE
9, rue Palvézy
87000 Limoges
France
www.al-dante.org
ISBN 978 2 84957 107 1

Supplément

n° 1, janvier 2009

Édité par Artexte, ce premier numéro s'annonce comme un complément aux archives de ce centre d'artistes qui, comme son nom l'indique, a pour fonction de dynamiser les productions écrites autour de l'art.

L'écrit sur l'art a comblé un manque dans la conscience historique. En effet, il est bien de produire l'œuvre mais, pour la faire perdurer dans la mémoire collective, on aura besoin d'un autre processus. C'est la finalité d'Artexte que de collectionner les écrits et les traces, de leur permettre d'obtenir une densité pour faire perdurer l'art dans la culture en train de se faire. Il s'agit de proposer un répertoire de divers écrits d'artistes et de protagonistes de l'art actuel, alternatif, plus ou moins institutionnel, peut-être. Anne-Marie Ninacs, en présentation, insiste sur le « mandat » de cette « revue » : « Il invite des têtes chercheuses, penseurs de différents champs des arts, de la culture et de la vie sociale, à porter un regard singulier sur les publications sur l'art, à les faire vivre, résonner et rayonner dans des textes critiques, des essais théoriques, des analyses historiques, contextuelles et thématiques, des textes de création ou des projets artistiques. Cette approche de la documentation et de l'information prend parallèlement la forme d'un programme de diffusion et de recherche

sur les publications et les phénomènes artistiques. Il s'agit d'un virage que dessinent déjà depuis quelque temps les résidences de recherche qu'a mises en place Artexte – trois annuellement – et que nous souhaitons maintenant accentuer par des publications, des colloques, des conférences, des expositions, des actions sur Internet et différentes formes d'échanges avec le réseau international de l'art. »

Dans ce premier numéro, on insiste d'abord sur « L'art, le politique, la culture : situations américaines », « Les environnements radicaux du XXI^e siècle », la « Politique de la socialité et de l'échange dans les projets artistiques communautaires récents », l'« Art web : quelques publications récentes », et « Pour le plaisir : en marge du régime de la raison communicative ». Ensuite, la partie « En bref » présente une recension d'ouvrages récents. Pour terminer, dans une section « Archives », Guy Sioui Durand retrace une partie de l'histoire de la revue *Inter, art actuel* en relatant six numéros, soit les 1, 17, 47, 62, 78 et 100. Tout au long de cette publication, des traces d'activités performatives sont laissées, dont les fameux *Following pieces* de Vito Acconci. Tous les textes sont en anglais ou en français, avec une traduction à la fin.

Un supplément, donc, à partir des archives et des documents qu'accumule Artexte depuis de nombreuses années.

RM

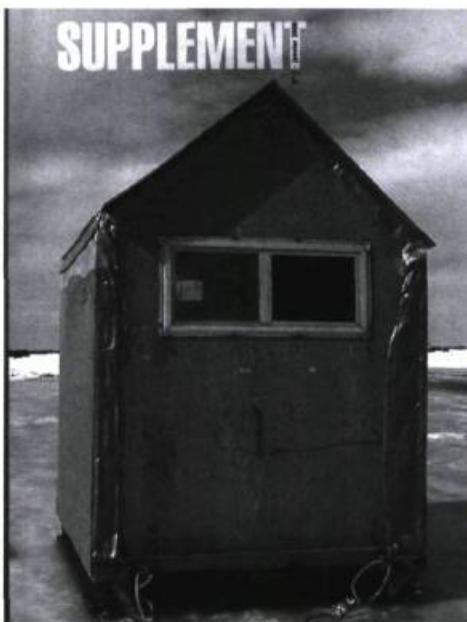
ARTEXTE

460, rue Ste-Catherine Ouest, local 508
Montréal (Québec) H3B 1A7
Canada
ISSN 1918-2708

Cristina Hajar

Siete grupos de artistas visuales de los setenta
Une publication fort intéressante, en espagnol uniquement, qui commente la trajectoire des groupes d'artistes actifs dans les années soixante-dix, principalement dans la ville de Mexico.

L'introduction de Cristina Hajar commente le contexte de réalisation de ce livre. C'est encore elle, par la suite, qui réalise des entrevues avec les principaux protagonistes de ces groupes d'artistes. Il faut dire que Cristina Hajar est la fille d'Alberto Hajar qui faisait partie du groupe Taller de Arte e Ideologia, ce qui explique les affinités qu'elle





entretient avec ce sujet. Il y a un nombre important de groupes et autant d'actions à faire connaître, on en nommera quelques-uns : La Perra Brava, El Colectivo, Germinal, Proceso Pentágono, Mira, Grupo Sima...

En entrevue avec Víctor Muñoz, on apprend que Proceso Pentágono, qui était alors formé de Víctor Muñoz, Carlos Fink, Felipe Ehrenberg et José Antonio Hernández, a participé à la *Biennale des jeunes* de Paris en 1922. Ensuite, on assiste à une rencontre avec le groupe Untel et l'art sociologique français !

C'est une publication avec une bonne documentation visuelle dont certaines pages en couleurs. À la fin, une section dresse la liste des documents disponibles dans les archives de L'INBA (Instituto nacional de bellas artes).

C'est édité par l'Universidad Autonoma Metropolitana et son campus de Xochimilco à Mexico et Conaculta, INBA.

UAM, UNIDAD XOCHIMILCO
DIVISION DE CIENCIAS Y ARTES
CALZ Del Huesco 1100
Colonia Villa Quietud
Delegación Coyoacán
04960 Mexico
Mexique
ISBN 978 970 31 0907 4

Collectif Regart et Wagon art itinérant Nord-Sud

Cet opuscule raconte l'événement organisé par ces deux collectifs, l'un de la Rive-Nord, l'autre de la Rive-Sud, dans le cadre de la *Manif d'art 4* (du 1^{er} mai au 15 juin 2008). Ce projet original s'articulait autour des échanges et des rapports d'interactivité entre artistes de Québec et de Lévis. Il proposait d'intervenir en relation avec les deux rives par une œuvre en deux parties, au nord comme au sud, donc. Une sorte de pont virtuel entre ces deux zones, investiguées par les artistes suivants : Geneviève Chevalier, Richard Ferron, Pierre-Yves Freund, Julie Picard, José-Louis Torres et Julie-Andrée T. Un volet de l'exposition, par Myriam Lambert, présentait des photos sur les traversiers, question encore ici de relier les deux rives.

C'est le bilan de cet événement. Les projets de chaque artiste sont présentés et expliqués sur deux pages illustrées de photographies couleur, et documentés par

une biographie succincte. À la fin, une information sur l'historique de Wagon (né en 2004) et Regart (incorporé en 1986) complète cette sympathique publication.

RM

WAGON ART ITINÉRANT
ISBN 978 2 9810024 2 6

COLLECTIF REGART
48, côte du Passage
Lévis (Québec) G6V 557
Canada
www.regard.levinix.org
ISBN 978 2 9801510 5 7

Emilio Morandi

Voici une brochure en italien et en anglais qui commente le travail, surtout en performance, de cet artiste vivant à Ponte Nossa, au nord de l'Italie. On y trouve des traces iconographiques de ses performances qui se déploient depuis une trentaine d'années. Il y a de petits commentaires de divers auteurs passionnés, dans des pages toutes en couleurs, qui relatent sa trajectoire d'artiste plasticien, d'installateur et de performeur.

À la fin, on peut lire une liste partielle de ses activités depuis 1992. L'artiste s'identifie lui-même comme un « *painter, operator of installations, video and art performer* ». Emilio Morandi s'occupe aussi d'un espace à Ponte Nossa où plusieurs artistes de la performance ont présenté des activités.

RM

ARTESTUDIO
Via San Bernardino 88
Ponte Nossa
Italie
morandiem@tin.it

Dare-Dare

Dis/location : projet d'articulation urbaine, square Viger

Cette publication fait le bilan de ce projet dans un contexte urbain à Montréal. C'est le centre d'artistes Dare-Dare qui en avait orchestré la réalisation. Voici la présentation du projet par Jean-Pierre Caissie :

« Un centre d'artistes autogéré est un organisme à but non lucratif qui a comme mandat la diffusion d'art actuel. Dans le cas présent, le centre Dare-Dare prend pour quartier général un square qui, dans la mémoire collective montréalaise, est synonyme de désastre,

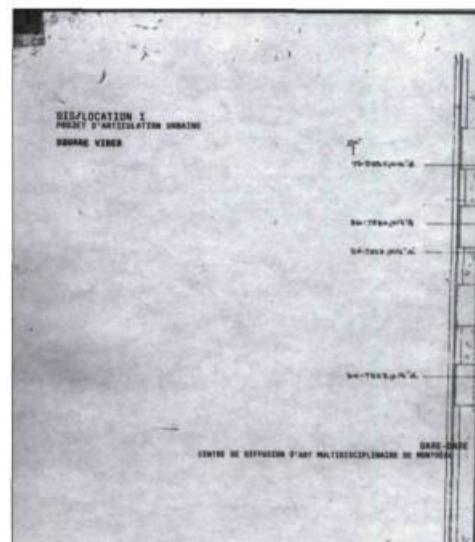
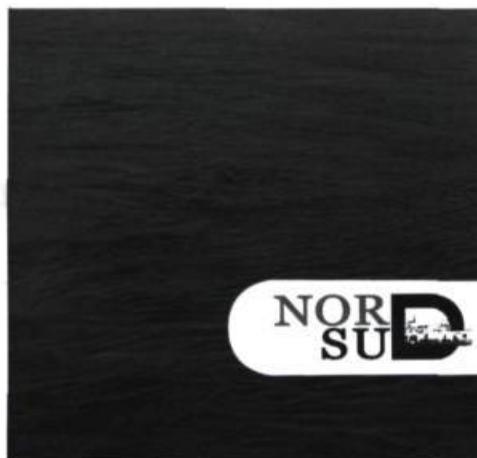
d'échec, d'insécurité, de laideur, etc. Un quartier général d'où était diffusée pendant deux ans une programmation en art public et contextuel : installation évolutive, performance, sculpture, aménagement paysager, installation vidéo, randonnée en vélo et en auto, galerie d'exposition, centre d'emploi, signalisation, construction, le tout ponctué de vernissages, de rencontres, de conférences, de causeries, de fêtes, de soirées, de cliniques et de spectacles.

Dare-Dare allait nommer son incursion dans la ville *Dis/location* : projet d'articulation urbaine. Après l'expérience des lieux (deux ans) et avec un certain recul, un retour sur l'état des choses peut devenir intéressant, voire nourrissant pour les prochaines étapes du projet. S'attarder aux diverses formes de contrôle qui se sont présentées chemin faisant pourrait offrir une perspective sur le travail accompli et possiblement quelques leçons. »

Cette publication revient donc sur ce projet de contexte et d'urbanité. Les concepts de « lieu » et de « localisation » deviennent une sorte de prétexte pour produire « hors les murs ». C'est cette histoire qui est commentée dans cette publication dont la lecture est rendue très agréable par le graphisme d'un style un peu éclaté (pour ne pas dire *trash*). En effet, ce livre rassemble une pluralité de papiers et de teintes. Il faut ajouter que l'iconographie est riche de nombreux documents photographiques.

RM

Les textes proposent les points de vue différents et complémentaires de Fabien Loszach qui traite du projet *Dis/location*, de Jérôme Delgado dans l'article intitulé « Ce qui reste quand un projet n'est plus entretenu », tandis que Marie-Suzanne Désilets commente l'événement d'art public *Périmètre* qui s'est déroulé au square Viger, du 29 septembre au 2 octobre 2005. Puis, c'est la programmation régulière 2004-2006 qui est détaillée. S'y ajoutent les « Anecdotes » d'Ève Dorais. Louis Socap traite pour sa part des « Espaces publics comme lieux de la pluralité ». Julie Boivin donne quelques pistes de réflexions sur le « Processus de création et [les] enjeux actuels concernant l'urbanité » dans le compte rendu de la table ronde *Autour de l'agora*. Suivent un entretien entre Raphaëlle de Groot et Jean-



François Prost ainsi qu'un point de vue d'Armando Silva sur les « *Imaginaires urbains et [l']art public* ». Le tout se termine par des repères biographiques des auteurs et les crédits habituels.

Donc, une publication assez variée, tant aux points de vue du contenu des textes que des papiers utilisés.

RM

DARE-DARE

C.P. 20 succursale H
Montréal (Québec) H3G 2K5
Canada
www.dare-dare.org
ISBN 978 2 9805640 3 1

TXT 1969-1993 : une anthologie

Collectif

Avec le concours de la Communauté française de Belgique, Christian Bourgois Éditeur publiait en 1995 cette anthologie de la revue *TXT* qui, de 1969 à 1993, se consacra à la défense, à l'analyse et à l'illustration des « grandes irrégularités du langage », avec des auteurs et leurs textes de fiction (poésie et prose) situés à l'extrême de l'expérimentation littéraire. On y retrouve les textes de près d'une trentaine d'auteurs dont la plupart (tels les Christian Prigent, Éric Clémens, Jean-Pierre Verheggen, etc.), encore tout jeunes à la naissance de la revue, ont peu à peu fait leurs marques, tandis que d'autres étaient déjà passés à l'histoire dans le domaine (pensons à Antonin Artaud, à Gertrude Stein ou à Vladimir Maïakovski).

Évidemment, l'anthologie ne restitue qu'une partie des textes de fiction parus dans les 31 numéros de la revue et, par ailleurs, ne couvre aucunement le volet théorique, critique ou polémique de celle-ci. L'aperçu qui nous est ici proposé s'avère donc sélectif et fragmentaire, mais non dénué d'intérêt : on y perçoit le vaste champ offert à l'expérimentation littéraire, même à la fine pointe de son extrême. L'anthologie est introduite par un texte de Christian Prigent qui retrace

les moments charnières de *TXT*, laissant entrevoir les intentions et les principes théoriques qui présidèrent ses publications.

« Il fallait pour cela beaucoup de désespoir, beaucoup de gai savoir, beaucoup d'entêtement. Il fallait une sorte de raideur éthique, le refus de céder à l'irresponsabilité "artiste", la détermination de ne pas répondre à la demande immonde du monde, le pari qu'on peut fonder sur la résistance à ces penchants, le sens d'une vie d'artiste (un sens ni trop frivole, ni trop veule, ni trop emphatique).

Et il fallait une capacité obtuse à tenir le coup dans les paradoxes qui traversent la vie d'un groupe littéraire. Car il s'agit là de faire communauté de ce qui résiste de toutes ses forces à l'assentiment communautaire : chacun affirmant, par la cruauté d'un style, une radicale "singularité" » (p. 10).

André Marceau

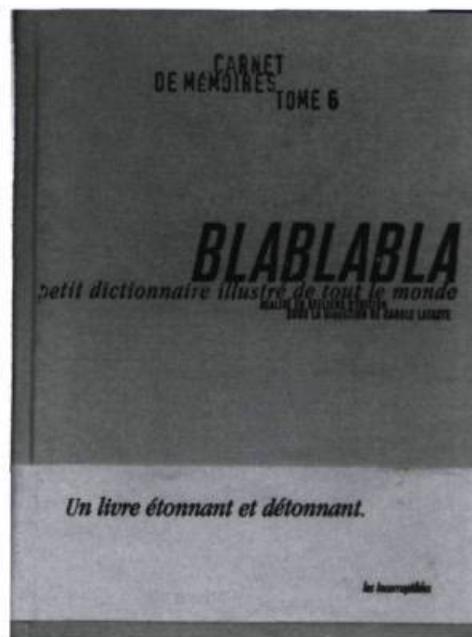
CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

116, rue du Bac
75007 Paris
France
www.christianbourgois-editeur.com
ISBN 978-2-2670128-9-7

Blablaba : petit dictionnaire illustré de tout le monde

Collectif

Les Éditions n'a qu'1 œil n'ont pas froid aux yeux, et c'est tant mieux, puisqu'elles permettent l'édition d'ouvrages tels que ce tome 6 de leur « Carnet de mémoires » qui effectue en quelque sorte le détournement de l'idée même du dictionnaire pour l'appliquer à la création : « Ce dictionnaire se pose comme un référent sociologique qui permet de rapprocher dans une même définition, des registres de parole qui ne se croisent pas habituellement. » Sous une couverture cartonnée rigide et entoillée d'un tissu orange, la publication annonce bien ses couleurs. Le *Petit dictionnaire* offre une sélection de mots français (dont certains encore non officiellement admis, soit des néologismes – souvent des régionalismes français – de niveau familier), en bon ordre alphabétique, mais avec des définitions qui, non dénuées de sens critique, s'avèrent parfois intimistes ou même touchantes, d'autres fois cyniques ou au contraire naïves, quelques fois désarmantes, en tout cas souvent étonnantes et la plupart du temps désopilantes. À titre d'exemple, arrêtons-nous simplement à la première entrée du *Petit dictionnaire*, au mot *abattre* : « v. tr. Mon père me disait, *petite*, va te coucher *petite*, parce que demain on va abattre. On abattait des pins. J'étais fille unique. » Comme le sous-titre l'indique, la publication comporte des illustrations : des photos, des peintures ou des dessins soit réalistes, soit schématiques, soit naïfs, qui tantôt illustrent réellement la définition, tantôt apportent plutôt une variante drolatique, y illustrant un évident ludisme, comme avec cet escargot « dessiné sans lever la main ». Notons au passage que l'ensemble a été créé lors de divers ateliers d'écriture orale et compte un nombre incroyable de collaborateurs. « Ce dictionnaire est posé comme un *un* singulier et tout entier. Que ce soit du côté de celui qui écrit, ou de celui



qui lit. » (quatrième de couverture). En fin de bouquin, on annonce que la récolte des mots se poursuit dans le but d'une nouvelle publication à la fin de 2009, et chacun est invité à y contribuer.

AM

ÉDITIONS N'A QU'1 ŒIL

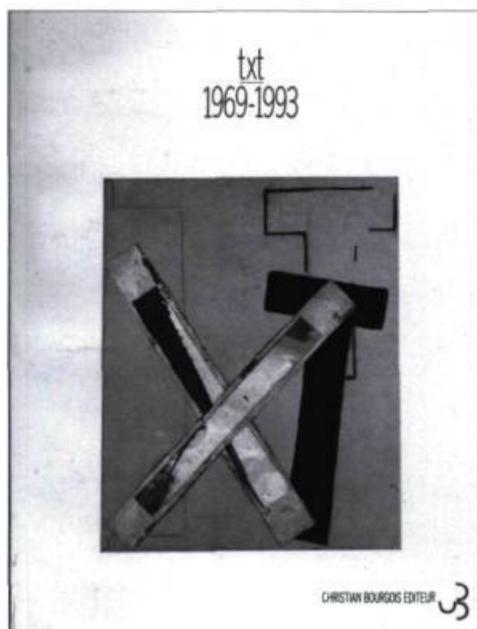
19, rue Bouquière
33000 Bordeaux
France
naqu1oeil@free.fr
ISBN 978-2-913154-34-6

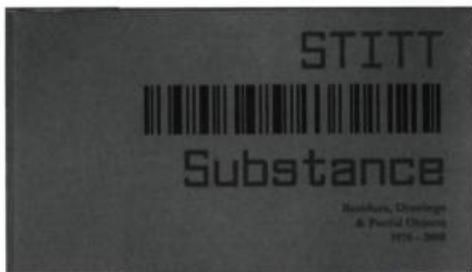
Andre Stitt

Substance : Residues, Drawings & Partial Objects 1976 – 2008

Andre Stitt, artiste irlandais de la performance et connu mondialement pour ses *akshuns* shamano-industrielles exploitant, questionnant et remettant en cause les dichotomies et paroxysmes entre pureté, violence, angélisme, souffrance, isolement, douleur, détresse, espace et perspective, propose ici un catalogue rétrospectif de 300 pages, toutes en couleurs, de photos d'œuvres et d'objets ayant servi à ses performances ou illustrés dans un but documentaire, et ce, depuis 1976. Édité en octobre 2008, en conjonction avec l'exposition présentée à la galerie SpaceX à Exeter en Angleterre, cette brique fait le bilan de 30 ans de travail artistique et performatif de l'artiste.

Dépeints et méticuleusement documentés, chaque composante et chaque médium utilisés dans l'œuvre illustrée à chaque photo sont nommés comme pour *muséifier* ou *consacrer* les objets, dessins, affiches, esquisses de scénarios de performance, photos et instruments de celle-ci pris au sens large, qui furent créés ou utilisés au cours de sa carrière. D'ailleurs, plusieurs de ces objets, symboles et artefacts furent exposés au Lieu, centre en art actuel en 2001. Sont aussi intégrés à ce catalogue plusieurs interviews avec l'artiste et autres articles dirigés et écrits par Nicola Hood, Heike Roms,





Neil Jefferies, Simon Herbert, Lukasz Guzek, Roddy Hunter, Stewart Home, Phil Babot et UKS Magazine.

Daniel Rochette

SPACE X
45 Preston St., Exeter
EX1 1DF England
UK
www.spacex.co.uk
ISBN 978-0-9559228-0-0

Québec, ville dépressionniste

Collectif

Cet ouvrage publié en 2008 est un brûlot d'urbanisme critique. À lire pour mieux comprendre la ville de Québec et parce qu'enfin – il n'est jamais trop tard ! – voilà un point de vue en marge des discours dominants. À lire pour aiguïser son sens critique face aux questions de développements urbains et pour connaître ce collectif provocateur et rebelle, fondateur depuis 2003 de la revue culturelle et sociale *La conspiration dépressionniste*.

En avant-propos, Québec est décrit comme une ville où « une poignée de technocrates ont livré un assaut en règle contre le centre-ville au détriment de la spontanéité créative, les comportements jugés dérangeants et les zones d'ombre, par l'évincement systématique de ses jeunes, du flânage, des itinérants, des fêtes populaires et spontanées qu'apportaient les premiers rayons de soleil aux portes Saint-Jean. [...] À force de passer le bulldozer sur tout ce qui s'était créé naturellement, Québec est devenue dépressionniste. Et l'ennui que ressentent ses habitants vient le confirmer ».

Certes, Québec a été soumis au même régime de « bétonisation » des années soixante-dix, comme toutes les villes nord-américaines. Cet essai très documenté soulève l'intérêt parce qu'il rejoint les préoccupations de l'art contemporain qui n'a jamais été aussi proche des questions urbanistiques depuis que les artistes sortent sur la rue, qu'on pense aux performances dans l'espace urbain ou au développement important de l'art public.

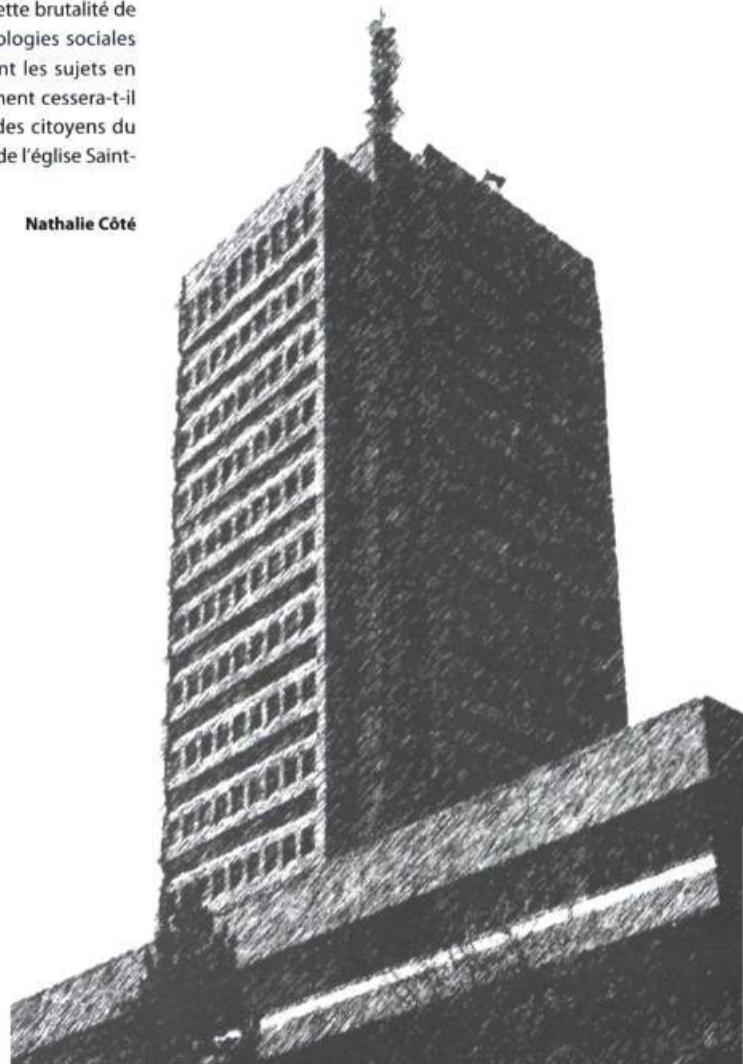
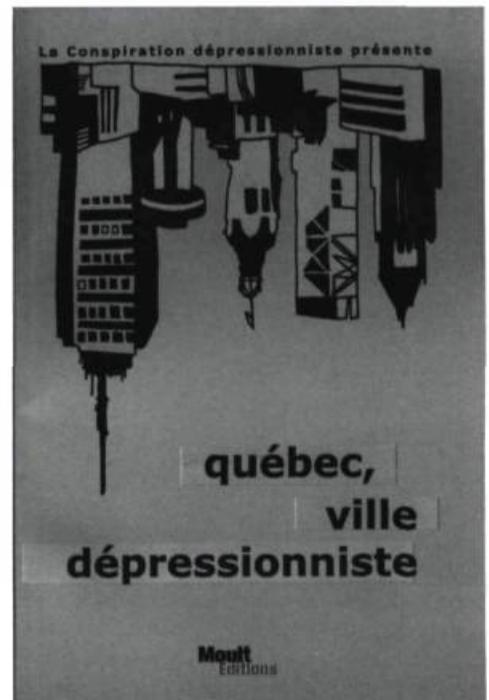
En outre, les auteurs cultivent une paranoïa critique proche de celle des artistes surréalistes, confondant les genres entre l'essai et la création littéraire.

Jasmin Miville-Allard, Mathieu Gauthier, Sandria P. Bouliane, Simon-Pierre Baudet, Yannick Lacroix, Joseph Bergeron, Catherine Ellyson, Élisabeth Côté, Jean-Sébastien Côté et Philippe Villeneuve font la nomenclature des pires coups des administrations municipales depuis les années soixante, sans compromis pour celle du maire L'Allier ou pour l'actuelle. Tout y passe : le déménagement de l'Université Laval du Vieux-Québec à Sainte-Foy dont l'« architecture dépressive » en a fait un lieu semblable à un « aéroport militaire du Grand-Nord Canadien », la muséification du Vieux-Québec désert une fois la nuit tombée, le décor de Place-Royale, l'esthétique du boulevard Hamel, les réseaux d'autoroute, la commercialisation du Carnaval, le quartier Saint-Roch livré aux promoteurs...

Mathieu Gauthier fait un constat que tous les politiciens de ce monde devraient lire : « Nous sommes barbares par négation de la vitalité symbolique. Sous la loupe de la raison technicienne, de la pensée pragmatique et de l'esprit fonctionnaliste, les caractères esthétique et poétique de nos environnements urbains sont toujours balayés du revers de la main. Notre culture publique commune ne prend pas acte des effets psychogéographiques de l'organisation physique de l'espace, des constructions et des installations urbaines. Or, le dépressionnisme est cette brutalité de l'étant, source sous-estimée de pathologies sociales encore méconnues, mais qui affectent les sujets en profondeur. » Ce type de développement cessera-t-il un jour ? La lutte des citoyennes et des citoyens du centre-ville sur l'avenir de ce qui reste de l'église Saint-Vincent-de-Paul nous le dira.

Nathalie Côté

MOULT ÉDITIONS
info@moulteedition.com
www.moulteedition.com
ISBN 978-2-9809822-2-4



IMPRIMÉS (SUITE)

Julien Blaine

Tshakapesh

Année zéro

C'est l'histoire de Jacques Cartier qui traverse l'Atlantique, remonte le fleuve qui ne s'appelait pas Saint-Laurent. Les Indiens, qui ne s'appelaient pas Indiens, sont inquiets : ces hommes avec leurs grands bateaux vont pêcher tous les poissons du fleuve. Alors les Indiens ont voulu chasser les nouveaux pêcheurs venus d'ailleurs et les Indiens ont gardé secrets les bons coins de pêche au creux des lacs et des rivières. Puis les Anglais se sont alliés aux Indiens pour chasser les Français qui ont retraversé l'Atlantique.

Restent Saint-Pierre et Miquelon, relais de pêche d'outre-mer en haute mer, le seul Dom-Tom excédentaire et rentable pour la métropole (d'après P. G., émigré d'Allemagne au Québec, qui vient de redemander la nationalité allemande).

2008, l'année où Québec fête ses 400 ans : la plus ancienne ville du Nouveau Monde.

1608, une année zéro qui raye des millénaires d'Histoire et d'histoires sur un continent entier, du nord au sud, de l'est à l'ouest.

Tshakapesh : Julien Blaine cherche à savoir, à comprendre, à connaître cette histoire, cette mémoire et cette conscience d'avant zéro = 0 = 1608. Un monde ancien avant qu'il ne soit désigné comme nouveau. « La mémoire sans conscience est pire que l'oubli », avait déjà écrit Julien Blaine. Dans un autre livre, il a aussi développé sa théorie des avant-gardes : « 1° le pionnier débarque... 2° le colon débarque, précédé de militaires et suivi de fonctionnaires. »

Avant 1° et 2°, il y a zéro = 0 = 1608.

julien blaine

TSHAKAPESH

ou

le &

et le

8

et l'∞

&c.

Fidel Anthème X
Collection « La petite Motesta »

Jeux de piste

À Québec, il y a Le Lieu, centre en art actuel, de Martel (Richard, pas Charles). Quand on sort du Lieu et qu'on se dirige vers le nord de Québec, en direction de Chicoutimi, on trouve, au milieu d'une banlieue sage, une petite église bordée d'un cimetière indien, au bord d'une cascade, comme dans les films de Tarantino. Chrétien et indien, le cimetière. De l'autre côté du passage clouté, il y a un magasin détaxé qui vend des petits bidons de cigares, des grosses boîtes de 100 cigarettes. C'est l'entrée de la réserve indienne, la réserve des Indiens. On la reconnaît au bureau de tabac détaxé. Le lotissement des Indiens ressemble aux zones pavillonnaires de la *middle class* américaine, quelque part entre un décor de David Lynch et celui de *Desperate Housewives*. Pour les touristes, les Indiens ont construit un village fortifié en bois, comme celui d'Astérix, il ne manque que les sangliers. Ces Indiens font du commerce et de l'industrie touristique, et bénéficient d'exemptions fiscales. Les droits fonciers des Indiens sont communautaires et non individuels (une sorte de propriété privée et collective). L'exception culturelle des Autochtones implique ici une exception économique.

Les colons ont débarqué avec femmes et enfants... et missionnaires. Ceux-ci ont appris et maîtrisé la langue des indigènes, les Algonquins. Écrire, capter, fixer la langue. Il a fallu trouver des signes, des lettres pour les sons inédits de l'algonquin. C'est un de ces signes qui apparaît sur la couverture de *Tshakapesh*. Une sorte de 8 non refermé, ligature d'un o surmonté d'un u, ou(ver(s)(t)) le ciel, portant le nom de ciboulette. Scalpé, le 8 !

Quand on jouait aux Indiens, on criait en mettant la main devant la bouche : « Wouh-wouh-wouh-wouh-wouh-wouh ! » La main coupait le souffle, la main rythmait le son des cris d'Indiens. *Tshakapesh* commence avec la force de caractères qui rythment, coupent ou prolongent le texte. Bouche ouverte : voyelles. Bouche fermée, dents serrées, lèvres fermées, souffle coupé : consonnes. Julien Blaine montre aussi les inaudibles, les inouïs, les caractères contextuels, ponctuations et autres ligatures. Il nous dévoile le corps du texte : parenthèses () sensuelles comme des lèvres, étreintes de ligatures & le nœud de l'esperlu&te. Julien Blaine touche du doigt ce qui fait sens, joue avec les caractères comme s'il ne savait pas lire. Regarder seulement, sans la langue ni l'oreille, rien que pour vos yeux : « Plus je m'approche du texte... Plus je m'approche du texte... Plus je m'éloigne du verbe. »

Signes de piste

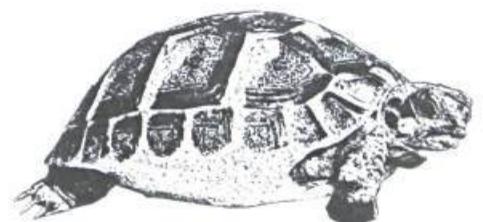
Caractères debout, caractères couchés, caractères liés, caractères cassés, dans le silence de l'encre (*Calmar*), Julien Blaine suit la trace au pied de la lettre, le signe

marqué en négatif du son de la voix, comme le chasseur indien lit les traces d'animaux dans la neige, comme *Tshakapesh* se couche au creux de l'empreinte du mammouth. Avant 1608, le faux zéro, le nouveau continent était déjà ancien d'une cosmogonie remplie d'images aussi fortes qu'un œil de lune borgne dans une séquence de Méliès. Images fortes pour une langue morte, achevée d'imprimer, le « beau terme ».

Prendre la page comme un territoire à décoder, en suivant les signes de piste, c'est aussi prendre le territoire comme une page à lire. Sur la piste de la mémoire indi(g)ène, Blaine explore la toponymie américaine où est enfouie l'étymologie amérindienne : michigan, ottawa, québec... Dans les métropoles quadrillées d'autoroutes et de gratte-ciel plane l'esprit des peuples disparus ou réservés. Bitume et béton ne peuvent effacer l'empreinte blanche sur le vert prairie des panneaux routiers. Suivez la flèche, celle de l'arc bandé vers la direction pointée par le mammouth pour détourner l'attention de *Tshakapesh*. Flèche après flèche, le chasseur détruit d'abord les symboles désignés avant d'atteindre la cible réelle.

Dé-signer, avec ce doigt tendu avant l'invention du mot, selon le linguiste Émile Benveniste : quand on ne parlait pas encore, on montrait du doigt. *Tshakapesh*, un conte pour enfants qui illustre un problème de linguistique générale. C'est là tout le charme et la force de la « pensée sauvage » (Lévi-Strauss), celle des cosmogonies indigènes, celle des contes, celle que recherche Julien Blaine dans son érudition « primitive ». Quand c'est trop simple, c'est là qu'il faut commencer à réfléchir, à se poser des questions. Michel de Certeau avait déjà deviné toute la ruse de l'innocence populaire qui sait se fondre dans le décor pour échapper aux regards, pour ne pas éveiller l'attention. La tactique de Blaine consiste à révéler la complexité tapie sous les textes mineurs, les mots simples, les caractères solitaires : aux innocents, les mains Blaine.

Les Anglais embauchèrent les Indiens pour leur savoir-faire de guides et de pisteurs. Le scout, littéralement celui qui é(s)coute, observe. Le scout part en éclaireur, en avant de l'avant-garde. « L'avant-garde a toujours



AUDIO + VIDÉO

préféré le pionnier au colon. L'avant-garde du troisième millénaire rejettera aussi bien le colon que le pionnier pour se tourner vers l'indigène. Celui qui est sur sa terre inconnue, dans sa langue incompréhensible, avec ses rites secrets et son comportement mystérieux. » Dans ce nouveau livre très ancien, *Tshakapesh*, Julien Blaine met en pratique sa théorie des avant-gardes définie 20 ans plus tôt : « Voici venu le temps où les indigènes sortent de leur clandestinité et de leur réserve. »

Éric Blanco

ÉDITIONS FIDEL ANTHELME X
64, avenue Jules Cantini
13008 Marseille
France
ISBN 2-911867-46-7

Jean-Pierre Gauthier

Porté disparu dans une quincaillerie

Sculpteur cinétique, installateur et *patenteux* actif depuis près de 15 ans, Jean-Pierre Gauthier, par cette publication mixte (avec un DVD, un CD et un volumineux livret de 32 pages), propose un catalogue anthologique de son œuvre, donnant à cerner un peu mieux sa démarche hybride, voire touffue, qui compose avec le son, l'image, les objets mis en mouvement par un dispositif spécialement créé ou parfois en interaction (avec le visiteur). Le mouvement *machiné* des objets génère la plupart du temps des traces à la fois visuelles et sonores, dont ses « Marqueurs d'incertitudes » constituent un bel exemple. Les objets sont extraits du quotidien et leur usage d'origine s'avère généralement identifiable : seau de métal, pot à fleurs, assiettes à pâtisserie, etc. Quelques fois des sons captés dans le réel viennent se greffer à l'installation et, ainsi réifiés, deviennent eux-mêmes des objets. De toute évidence, l'ouvrage esthétique de Gauthier ne consiste pas tellement en des compositions visuelle et sonore combinées, mais plutôt en l'élaboration, en l'invention et en l'agencement de dispositifs mécaniques (robotiques de fortunes proches des *patenteux*) qui, de par leurs mouvements, provoqueront images et sons de façon plus ou moins aléatoire. Il y a encore un travail de composition (où ressort la démarche propre à l'artiste), mais il répond à une autre esthétique : nous ne sommes plus en présence de sculpture, de musique électroacoustique ou de multimédia, mais bien d'installation et d'art audio, propres aux arts actuels (ou performatifs), comme en témoignent le DVD et le CD.

Le livret entièrement bilingue (français-anglais) propose, outre les informations pertinentes aux pages

sur le DVD et le CD, un texte assez éclairant, de Nicole Gingras, qui présente sur plusieurs pages l'œuvre de Jean-Pierre Gauthier : « L'univers auquel l'artiste nous convie est en perpétuelle régénération. Bien qu'il soit quasi impossible de comprendre ou de saisir d'un coup la logique de composition de ses installations, ou de retrouver l'intuition de départ, le visiteur est chaque fois confronté à la genèse de l'imagerie que l'artiste élabore depuis des années. Chaque œuvre semble répondre à un principe de génération spontanée, de greffes ou à un réseau d'associations libres, formelles, plastiques, fonctionnelles et esthétiques qui se ramifient sans cesse, empêchant ainsi l'observateur de s'arrêter sur une seule idée ou une seule interprétation. Évidemment, le titre guide le visiteur ; mais encore là, il y a souvent boutade ou jeu de mots, message ironique de l'artiste proposant un commentaire critique sur certains comportements humains. Ce déploiement de sens défie toute linéarité et incite le visiteur à aller de découverte en découverte, d'étonnement en étonnement, puisqu'il est invité à tracer son propre parcours pour appréhender chaque œuvre. »

ORAL
www.oral.qc.ca

AM

